

D^r Brassart, qui nous donna, lui-même, communication d'un très intéressant travail dont il est l'auteur, travail que lui inspira un curieux monument mégalithique situé dans la vallée de Louâtre, et que nous nous proposons d'aller également visiter un de ces jours.

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

La route qui conduit de Corcy à Louâtre traverse d'abord quelques prés humides, coupés par le rû de Savières, puis s'allonge doucement en serpentant dans un étroit vallon aux côteaux boisés ; bientôt, presque à mi-chemin, le bosquet de gauche s'éclaircit et meurt sur une lande inculte, piquetée çà et là de quelques verts genévriers. A quelques mètres de cette lande aride, à peu près à mi-côteau, surplombant le taillis de sa masse quadrangulaire, surgit un rocher étrange, isolé, énorme, forçant le regard. L'été, étouffé sous l'épaisse frondaison des grands arbres, l'œil du passant le distingue à peine. Est-ce pour ce motif qu'il a été rarement signalé ?

Pourtant ce monolithe est remarquable et mériterait, non une courte description, mais une étude compétente. De dimensions considérables, puisqu'il mesure près de cinq mètres de hauteur, il se termine à sa partie supérieure par une plate-forme régulière de trois mètres de longueur sur deux mètres de largeur. On dirait le piédestal d'une statue gigantesque.

Ce n'est pas tout. Approchez : un escabeau formé aussi d'un énorme quartier de roche, coupant l'obliquité du côteau, est accoté à ce piédestal et permet de le gravir. Du haut de cette tribune de Titan, on domine toute la vallée, on voit tout, on est vu ; et un orateur à la voix assez puissante pourrait se faire entendre de centaines de milliers d'auditeurs. (Détail probablement sans importance, mais que je dois mentionner : sur la façade occidentale et descendant jusqu'au sol, existe une longue entaille en forme

archéologue distingué de son temps. C'est bien là, avec sa forme, ses dimensions, son cadre, son implantation verticale dans le sol, un spécimen complet de ces monuments les plus simples et les plus ^{nombreux} monstrueux de l'époque celtique, comme il en existe une quantité dans le Nord, dans l'Ouest de la France, particulièrement en Bretagne, de même qu'en Angleterre, en Écosse et ailleurs.

Quant à la destination de ces monolithes, les opinions des antiquaires sont variables et incertaines. Les pierres levées ont-elles été destinées à honorer la dépouille mortelle des Celtes ?

C'est l'opinion la plus répandue et elle est corroborée par ce fait qu'on a souvent trouvé des ossements humains enterrés près d'elles.

Je ne sache pas que des fouilles aient été pratiquées au pied de celle qui nous intéresse.

Étaient-elles, ces pierres, des sortes d'idoles regardées comme l'emblème de la divinité ? Servaient-elles d'autels pour les sacrifices, en même temps que de tables d'élection ou d'élévation pour proclamer solennellement les chefs que les guerriers se choisissaient librement ? De tribunes du haut desquelles les Brenns haranguaient leurs troupes avant le combat ? Quelques-unes ont-elles été élevées pour perpétuer la mémoire d'événements historiques importants ?

Toutes ces opinions ont été émises et défendues. Quelle que soit celle qui réunisse le plus grand nombre de probabilités, je vous laisse le soin de la peser dans la balance de votre érudition et de votre jugement, mais pour moi il est un fait constant, c'est que la pierre qui fait l'objet de cette communication est un monument celtique, qu'il en est même un spécimen classique, et je ne doute pas que vous vous ralliez à mon affirmation quand vous l'aurez visitée.

Serez-vous encore de mon avis pour ce qui me reste à vous en dire ? Trouverez-vous que « la folle de mon logis » n'est plus maîtresse du dada qu'elle a enfourché ? Je vous autorise à réserver votre réponse.

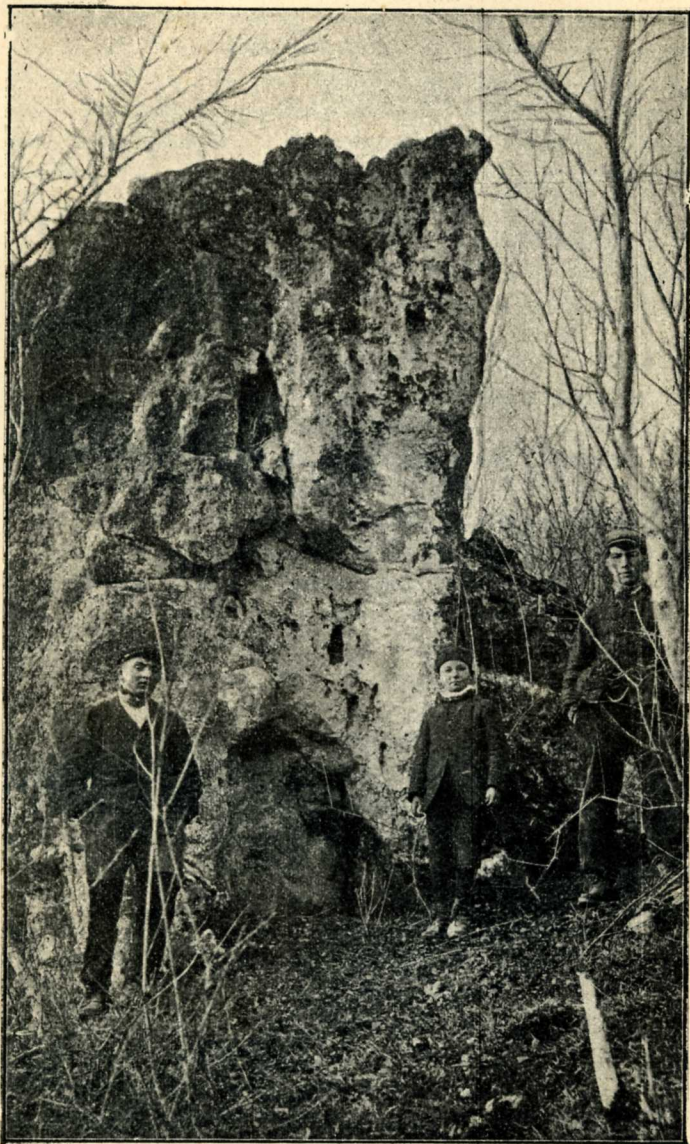
de guérite, qui semble avoir été pratiquée de main d'homme: sorte de niche à saint dans laquelle un homme tiendrait debout)

Or, cette tribune colossale n'est pas le produit d'un hasard géologique. De toute évidence, isolée comme est la roche, implantée verticalement dans le sol, elle a été levée, dressée par la main de l'homme; de toute évidence, l'escabeau géant qui permet d'y accéder n'est pas venu s'y accoler par un phénomène sismique; lui aussi a été approprié à sa destination par une combinaison humaine.

Eh bien, alors? Par qui ce monument énorme a-t-il pu être érigé? A quelle époque? Dans quel but? Pour quelle destination?

La première fois que je gravis cette route au pas lentement cadencé du cheval d'un médecin de campagne, il y a, hélas! quelque trente ans, c'était l'hiver, et le bocage ayant dépouillé son mystère, ce monolithe bizarre, dressant sa masse couronnée de neige sur le flanc du côteau, m'apparut soudain et simultanément toutes les réflexions précédentes assaillirent mon cerveau. Et tout naturellement il me vint à la pensée de percer le mystère de ce rocher énigmatique. Il me souvenait avoir lu quelque part, dans des ouvrages relatifs aux antiquités monumentales, des descriptions semblant s'y rapporter et même y avoir vu des gravures le reproduisant presque exactement. Alors, j'ai cherché. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que date le résultat de mes investigations, mais l'intérêt porté aux choses du passé par notre jeune société m'offrant aujourd'hui une occasion de vous le communiquer, je ne puis résister au désir de le faire.

Bien que ce monolithe ait passé inaperçu, pour ainsi dire, il ne subsiste pour moi aucun doute qu'il ne s'agisse dans l'espèce présente d'un type remarquable de ces pierres levées, connues sous le nom de pierres celtiques, menhirs, peulvans, pierres fiches, lechs en Bretagne, etc... C'est bien là le menhir celtique décrit dans plusieurs ouvrages, en particulier dans le cours d'antiquités monumentales professé à Caen, vers 1830, par M. de Caumont.



LA PIERRE PHILIPPE

(ENTRE CORCY ET LOUATRE)

Voici :

La pierre levée dont je viens de vous signaler l'existence a un nom : elle s'appelle communément et au cadastre : Pierre Flipe ou Philippe. Cela n'a aucune relation étymologique, vous en conviendrez, avec le nom de pierre fiche ou fichée que l'on donne assez fréquemment à ces sortes de monolithes.

Quelle peut bien être l'origine de ce nom de Pierre Philippe ? Là aussi, j'ai cherché, et, tout naturellement aux seules sources, à défauts de documents, qui pouvaient me fournir des indices, des renseignements. Je me suis demandé s'il existait des légendes à son sujet, et j'ai interrogé, en ce temps-là, les anciens du village à Corcy et à Louâtre. La plupart ne savaient rien, si ce n'est que leurs ancêtres avaient toujours appelé cette roche : la pierre Flipe. Mais quelques-uns me confièrent des traditions qui eurent pour effet d'aiguillonner plus vivement encore ma naturelle curiosité. L'un d'eux, M. C .., de Corcy, maire de sa commune, âgé alors de soixante-quinze ans environ, mais d'esprit alerte et lucide, me raconta qu'il tenait de son grand-père, qui lui-même l'avait reçu de ses aïeux (ce qui, entre parenthèses, nous fait remonter assez loin), que la pierre Philippe avait été, dans les temps anciens, le témoin d'événements criminels, mystérieux, tragiques, et que ce canton avait été considéré jadis comme un lieu maudit. Quels crimes ? Quels événements ? Il n'en pouvait dire davantage.

— Voulez-vous me permettre, en passant, de vous ajouter un détail, bien en dehors de mon sujet, mais qui se rapporte à mon informateur ? Vous connaissez tous, entre Corcy et Longpont, à deux kilomètres de ma pierre, le hameau de Catifet. Eh bien, ce que j'ignorais avant mon entretien avec mon vieillard de Corcy, c'est que ce lieu dit s'appelait autrefois : *Les Murs*, et que le nom de Catifet lui a été appliqué, venant du nom patronymique de mon interlocuteur, parce qu'un de ses aïeux y avait édifié la première maison. Voilà du moins ce

qu'il m'a affirmé et j'ai recueilli, à ce sujet, des renseignements assez probants.

Mais revenons à la Pierre Flipe.

Un autre habitant de Corcy, M. H... S..., homme d'une certaine instruction, et que les choses de l'archéologie ne laissaient pas indifférent, corrobora, de point en point, la version précédente. Sa famille, aussi loin qu'on pouvait remonter, était également originaire du pays, et son grand-père lui avait narré aussi dans son jeune âge que la Pierre Philippe était un endroit mal famé, qu'il s'y était passé des choses abominables à une époque reculée. D'après son dire, ç'avait dû être un rendez-vous de conspirateurs. Le fait est que le lieu était bien choisi ; ce vallon étroit, ignoré, aux ombrages épais, s'ouvrant d'un côté sur la lisière d'une immense forêt, aboutissant d'autre part sur des landes désertes qui s'allongeaient sur les plateaux voisins, était accessible aux seuls initiés, à l'époque où nulle voie de communication ne venait animer ces parages inhabités et où le couloir tracé par la route actuelle était obstrué par des fourrés inextricables.

Quant à l'étymologie du nom de pierre Flipe ou Philippe, pas le moindre renseignement.

Toutes les réflexions suscitées par l'image de ce rocher séculaire et par les récits faits sur sa légende dormaient dans un coin obscur de mon cerveau, quand un jour un éclair, projeté soudain par la lecture d'un passage de Michelet, vint de nouveau les mettre en ébullition.

Je veux parler de son ouvrage sur la Sorcière. En parcourant le chapitre consacré au sabbat et à la messe noire, je crus voir la pierre Philippe et mon vallon de Louâtre s'éclairer d'une lumière intense. C'était bien là, en effet, le cadre de la messe noire dépeint par le poétique écrivain. Ici, je lui passe la plume :

« Au quatorzième siècle, écrit-il, sous la papauté d'Avignon et pendant le grand schisme, alors que l'Eglise à deux têtes ne paraît plus l'Eglise, quand toute la noblesse

et le roi, honteusement prisonniers des Anglais, exterminaient le peuple pour lui extorquer leur rançon, les sabbats prirent la forme grandiose et terrible de la messe noire, de l'office à l'envers, où Jésus est défié, prié de foudroyer s'il peut. »

Ce drame diabolique s'accomplissait la nuit, en des endroits écartés, connus des seuls affidés, et le principal, l'unique acteur, l'officiant était la sorcière, dont la mission était de célébrer la messe à rebours, intervertissant l'ordre des cérémonies du sacrifice.

Voici encore le texte de Michelet : « Représentez-vous, sur une grande lande, et souvent près d'un vieux dolmen celtique, à la lisière d'un bois, une scène double : d'une part, la lande bien éclairée, le grand repas du peuple ; d'autre part, vers le bois, le chœur de cette Eglise dont le dôme est le ciel. J'appelle chœur un tertre qui domine quelque peu. Entre les deux, des feux résineux à flamme jaune et de rouges brasiers, une vapeur fantastique. »

Quel tableau plus complet, plus exact, peut-on fournir du cadre de la messe noire que celui de la pierre Flipe, autel avec sa plate-forme de trois mètres, avec son escabeau, sise à la lisière d'un bois, près d'une lande ? Et j'ajoute : dans un vallon ignoré, inaccessible, dans le voisinage d'une grande forêt, détails que j'ai trouvés dans d'autres auteurs.

Sans m'étendre sur tous les actes de cette comédie sacrilège, qui constituaient la messe noire, et sur les scènes fantastiques qui l'accompagnaient, j'arrive à la partie de la cérémonie qui nous intéresse, où la sorcière, du haut de son piédestal, bien en vue de tous les assistants, accomplissait le simulacre de la Communion, et je cite de nouveau :

« En dérision des mots : *Agnus dei*, etc., et de la rupture de l'hostie chrétienne, elle se faisait apporter un crapaud habillé et le mettait en pièces. Elle roulait ses yeux effroyablement, les tournait vers le ciel et, décapitant le

crapaud, elle disait ces mots singuliers : « Oh ! PHILIPPE ! si je te tenais, je t'en ferais autant. »

Ici, une parenthèse pour inclure une note de Michelet :

« Cette appellation de Philippe, donnée au crapaud sacrifié, viendrait, d'après plusieurs auteurs, du nom odieux du roi qui nous donna les cent années des guerres anglaises, qui, à Crécy, commença nos défaites et nous valut la première invasion. Après une longue paix, fort peu interrompue, la guerre fut d'autant plus horrible au peuple. Philippe de Valois, auteur de cette guerre sans fin, fut maudit, et laissa peut-être dans ce rituel populaire une durable malédiction. »

Eh bien, mes chers collègues, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'il y a un rapport étrange de similitude, entre la description historique de Michelet et le cadre qui entoure le monument mégalithique sur lequel j'ai appelé votre attention, le nom qu'il porte, les traditions populaires et anciennes qui s'y rattachent ? Et ne trouvez-vous pas vraisemblable que, de sa destination probable, dérive ce nom caractéristique de Pierre Philippe ? Et vous paraîtrait-il hors de propos de vous ajouter que le bois y attenant et s'étendant sur le versant opposé s'appelle « Bois de Juy ou des Juifs » ?

Nul doute que ce monument rudimentaire ne soit une pierre celtique, c'est-à-dire antérieure de quinze ou vingt siècles aux événements décrits par Michelet. Mais ce vocable de Philippe ne remonte pas à une époque où notre langue n'était pas formée ; il est beaucoup plus probable qu'il a été créé au Moyen Age, dans la période qui a vu s'accomplir ces pratiques mystérieuses et symboliques des sabbats et de la messe noire. Et encore une fois, j'incline fortement à croire que la destination de la pierre a servi à la baptiser, alors, du nom qui lui est resté.

Au docteur Brassart, succéda M. le colonel Lecer, Président de la Société archéologique de Soissons,